



Albert Ayala, Champs de Simètres - 1990 - Photo © Martine Selland

COMMENT S'ORIENTER DANS LA CLINIQUE ?

LA SECTION CLINIQUE
DE NANTES



SESSION 2018-2019 :
**INCONSCIENT,
TRANSFERT, RÉPÉTITION,
PULSION**

www.sectioncliniquenantes.fr - bponcheret@wanadoo.fr - 06 61 34 83 09
1 square Jean Heurtin 44000 Nantes

UFORICA - Pour l'Université Populaire Jacques-Lacan
Sous les auspices du Département de Psychanalyse, Université Paris VII

Séminaire théorique :
Lecture du *Séminaire*,
livre XI, les quatre
concepts fondamentaux
de la psychanalyse, de
Jacques Lacan¹

Novembre 2018 : Chapitre I,
L'excommunication ; II,
L'inconscient freudien et le
nôtre ; III, Du sujet de la
certitude.

La psychanalyse est une *praxis*

Gilles Chatenay

Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse dont Lacan parle dans ce séminaire sont l'inconscient, le transfert, la répétition et la pulsion. Remarquons déjà que dans cette liste, la répétition est distincte du transfert :

Page 34 : « C'est monnaie courante d'entendre, par exemple, que le transfert est une répétition. Je ne dis pas que ce soit faux, et qu'il n'y ait pas de répétition dans le transfert. Je ne dis pas que ce ne soit pas à propos de l'expérience du transfert que Freud ait approché la répétition. Je dis que le concept de répétition n'a rien à faire avec celui du transfert. »

Je laisse cela et fais une autre remarque : le titre du séminaire est *Les quatre concepts fondamentaux*. Y en aurait-il d'autres ? C'est bien possible :

Page 16 : « Quel statut conceptuel devons-nous donner à quatre des termes introduits par Freud comme concepts fondamentaux, nommément l'inconscient, la répétition, le transfert, et la pulsion ? »

« Quatre des termes » : il ne dit pas *les* quatre termes. Je n'ai pas été vérifier si Lacan n'élève pas ailleurs d'autres termes à la dignité de concept *fondamental*. Mais en tout cas, il me semble, le *désir* ne saurait être un concept *fondamental* de la psychanalyse lacanienne, puisqu'il est objet.

Page 17 : « Il y a toute une thématique qui touche au statut du sujet, lorsque Socrate formule ne rien savoir, sinon ce que concerne le désir. Le désir n'est pas mis par

¹ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964,) Seuil, 1973, texte établi par Jacques-Alain Miller.

Socrate en position de *subjectivité originelle*, mais en position d'objet. Eh bien ! c'est aussi du désir comme objet qu'il s'agit chez Freud. »

Et ceci concerne aussi le sujet : quel statut lui donner ?

Page 10 : « Mais si la vérité du sujet, même quand il est en position de maître, n'est pas en lui-même, mais, comme l'analyse le démontre, dans un objet, de nature voilé (...) »

En tout cas il me semble que dans ce que je viens de citer, l'idée d'une *subjectivité originelle* est remise en cause. Et en cela, me semble-t-il, la psychanalyse se sépare radicalement de la psychologie, qui pose comme donnée fondamentale l'individu (la psyché, la personne, le cerveau etc.) pour étudier son adaptation au monde (au corps, à la société, etc.). Et la philosophe sartrienne, me semble-t-il, elle aussi, suppose une *subjectivité originelle*. En tout cas, lorsque Lacan énonce que « le signifiant, c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant², il rompt avec toute tentation de substantifier le sujet.

Je passe sur l'excommunication, sauf pour en dire qu'un des arguments avancés contre Lacan par les juges de l'IPA concernait sa pratique des séances de durée variable, voire courte.³ J'en parle parce qu'il est question de « l'étrange temporalité » de l'inconscient dans les chapitres que je commente aujourd'hui⁴, et qu'en quelque sorte la pratique lacanienne y répond. J'y reviendrai, pour tenter de montrer comment le temps logique lacanien est cohérent avec ce qu'il dit de l'inconscient, et plus largement des concepts et des fondements de la pratique psychanalytique.

Ce qui est la question qu'il commence par poser :

Page 11 : « *Qu'est-ce que les fondements, au sens large du terme, de la psychanalyse ? – qu'est-ce qui la fonde comme praxis ?* »

« Qu'est-ce qu'une praxis ? C'est le terme le plus large pour désigner une action concertée par l'homme, quelle qu'elle soit, qui le met en mesure de traiter le réel par le symbolique. »

Traiter le réel par le symbolique, c'est me semble-t-il ce que de toute évidence ambitionne la science. D'où la question de savoir *si la psychanalyse est une science* (page 12). Dire que c'est une recherche est insuffisant, car la religion aussi est une recherche – mais à la différence de la science, une recherche de sens. (page 12)

I - Qu'est-ce qu'une science ?

Qu'est-ce alors qui spécifie une science ? Un objet ? un champ ? l'expérience ? la mise en

² J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits*, Seuil. 1966, p. 819 : « Notre définition du signifiant (il n'y en a pas d'autre) est : un signifiant, c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant. »

³ Françoise Dolto, qui elle aussi se voyait interdite par les juges de l'IPA de mener des analyses didactiques, s'étonnait : « Je croyais que c'était une affaire de taximètre ! Mais j'ai toujours pratiqué une durée de séance standard ! »

⁴ Page 27 : « Dans une phrase prononcée, écrite, quelque chose vient à trébucher. [C'est là que Freud] va chercher l'inconscient. Là, quelque chose d'autre demande à se réaliser – qui apparaît comme intentionnel, certes, mais d'une étrange temporalité. »

« Ontiquement donc, l'inconscient c'est l'évasif. »

formules ? (pages 13-14-15)

Un objet ? — mais l'objet d'une science change. Celui de la physique moderne n'est pas le même qu'au moment de sa naissance, au XVII^e siècle – il n'est que de penser à la physique des particules.

L'unité d'un champ ? — La praxis délimite un champ, mais, nous dit Lacan, il n'est nullement nécessaire qu'il y ait une unité dernière de tous les champs, « que l'arbre de la science n'ait qu'un seul tronc. » : Un champ scientifique doit-il être Un : répondant à une seule logique, et n'acceptant des objets qu'homogènes ? Lacan dit que non.

L'expérience ? — mais si elle est entendue comme le champ d'une praxis, elle s'appliquerait très bien à l'expérience mystique. Et elle s'appliquerait à l'alchimie, qui n'est pas une science en ce qu'elle réclame « la pureté de l'âme de l'opérateur ». Ce qui pose la question du désir de l'analyste :

« L'analyse didactique ne peut servir à rien d'autre qu'à le mener à ce point que je désigne dans mon algèbre comme le désir de l'analyste. » (page 14)

- *La mise en formules ?*

« Vous faites quand même une différence entre l'agriculture, [qui est] définie par un objet, (...) et l'agronomie. » (page 15). « Mais une fausse science, comme une vraie, peut être mise en formules. »

Vraie et fausse science d'ailleurs peuvent cohabiter chez la même personne, je pense à Newton qui toute sa vie, parallèlement à l'astronomie, a poursuivi des recherches en astrologie. Et je pense aux anagrammes de Saussure. Et évidemment je pense aussi au déferlement actuel des évaluations quantitatives, qui prétendent à la scientificité du seul fait de leur manipulation des chiffres.

Ce qui pose le problème de ce que concernent les formules – les mathèmes, la topologie, la théorie des ensembles, la logique – dans la psychanalyse.

II - Le concept

Lacan passe immédiatement de cette question sur les formules à une question sur les concepts de la psychanalyse : « Y a-t-il des concepts analytiques déjà formés ? » (page 15) Je n'ai pas trouvé évident ce rapprochement entre formules et concepts. Je proposerai ceci : une formule, par exemple un mathème lacanien, écrit des relations, non entre des *objets*, mais entre les variables qui subsument ces objets. Ces variables, au fond, dans la mesure où elles subsument des multiplicités d'objets, sont les concepts de ces objets. Une formule écrit donc des relations entre des concepts. Par exemple, $E=MC^2$, l'énergie est égale à la masse que multiplie la vitesse de la lumière au carré. Énergie et masse sont des concepts, sous lesquels peuvent venir l'énergie et la masse particulières de tel ou tel objet.

Quant aux concepts de la psychanalyse, et particulièrement ceux de l'inconscient et de la répétition, Lacan fait ce schéma au tableau :

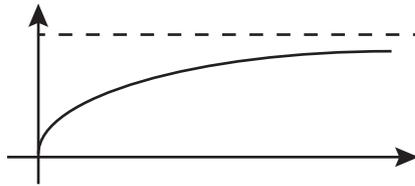
L'inconscient → ?

La répétition —> ?

Et il dit, je cite (page 23) :

« [Ce schéma] indique que notre conception du concept implique que celui-ci est toujours établi dans une approche qui n'est pas sans rapport avec ce que nous impose, comme forme, le calcul infinitésimal. Si le concept se modèle en effet d'une approche à la réalité qu'il est fait pour saisir, ce n'est que par un saut, un passage à la limite, qu'il s'achève à se réaliser. Dès lors, nous sommes requis de dire en quoi peut s'achever – je dirais, sous forme de quantité finie – l'élaboration conceptuelle qui s'appelle l'inconscient. De même pour la répétition. »

Comment illustrer cela ? La référence au calcul infinitésimal évoque l'image de l'asymptote :



Il est question dans ces pages du désir de l'analyste et de la fin de l'analyse :

« L'analyse didactique ne peut servir à rien d'autre qu'à le mener à ce point que je désigne dans mon algèbre comme le désir de l'analyste. » (page 14).⁵

Lorsque Freud, dans « Analyse finie et infinie », parlant de la fin de l'analyse, pose la question, je cite, « de savoir si l'influence exercée sur le patient a été poussée si loin qu'on ne peut attendre de la poursuite de l'analyse aucune modification ultérieure »⁶, et quand il conclut son texte en disant à propos du « roc de la castration », que « Ce qui reste déterminant c'est que la résistance ne laisse se faire aucune modification »⁷, cela dessine une fin que je dirais asymptotique de l'analyse. La fin de la cure laisse un reste.

Pour Lacan, la fin n'est pas asymptotique, il y a un « terme vrai de l'analyse ».⁸ Et trois ans après le *Séminaire XI*, dans la « Proposition du 9 octobre 1967 sur l'analyste de l'École »⁹, il avancera que ce terme correspond au passage de l'analysant à l'analyste, passage qu'il nommera la passe. C'est un passage à la limite, un franchissement, un saut par lequel l'analysant décide que son analyse est terminée, un saut par lequel il se situe au-delà de sa propre analyse, ce qui lui permet de témoigner, dans ce que nous appelons la procédure de la passe, et de celle-ci, et de ce passage.

De plus, Lacan nous dit que l'élaboration conceptuelle de l'inconscient et de la répétition peut s'achever sous forme de « quantité finie ». Fermat, Leibniz, Newton et quelques autres ont démontré qu'une série infinie de nombres strictement positifs peut converger vers un résultat fini.

⁵ Lacan parle d'asymptote dans « Le stade du miroir » : « Cette ligne de fiction « (...) ne rejoindra qu'asymptotiquement le devenir du sujet. » in « Le stade du miroir », *Écrits, op. cit.*, p. 94.

⁶ S. Freud, « L'analyse sans fin et l'analyse avec fin », *Résultats, idées, problèmes T1*, PUF, 1987, p. 235.

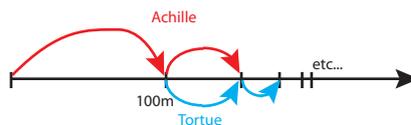
⁷ *Op. cit.*, p. 268.

⁸ J. Lacan, « Remarques sur le rapport de Daniel Lagache », *Écrits*, Seuil, 1966, p. 682.

⁹ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, Seuil, 2001.

Dans la phrase que j'ai citée, à propos du concept, Lacan parle de calcul infinitésimal, de saut, de passage à la limite, de réalisation sous forme de quantité finie. Comment l'illustrer ?

Je propose de le faire par le paradoxe de Zénon « Achille et la tortue ». Achille et la tortue décident de faire une course. Supposons qu'Achille court deux fois plus vite que la tortue, et qu'il accorde à celle-ci un handicap de 100 mètres d'avance. Lorsqu'Achille aura parcouru ces 100 mètres, la tortue aura avancé, et aura encore 50 mètres d'avance. Puis lorsqu'il aura parcouru ces 50 mètres, la tortue aura encore avancé de 25 mètres. Et ainsi de suite, indéfiniment : la tortue aura toujours une avance, même infinitésimale, Achille ne rattrapera jamais la tortue.



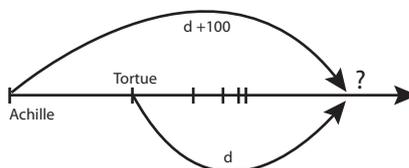
Si on reste dans le calcul des distances parcourues, on n'en finira jamais d'ajouter encore un écart, même s'il est de plus en plus petit, jusqu'à être infinitésimal.

La distance parcourue par Achille à la poursuite de la tortue est :

$$100 * (1 + 1/2 + 1/4 + 1/8 + 1/16 + \dots)$$

Cette suite de nombres positifs est infinie, on n'en finit jamais d'additionner, et Achille de courir.

Pour résoudre le problème, il faut sortir de ces calculs de distances de plus en plus petites, faire un saut au-delà de ceux-ci et se placer à l'instant où Achille rattrapera la tortue : faire un « passage à la limite » pour calculer celle-ci.



Comme Achille court deux fois plus vite que la tortue, dans le même temps il a fait deux fois plus de chemin. Or il a fait 100 mètres de plus que la tortue. Achille rattrape donc la tortue en 200 mètres. Et nous retrouvons la « quantité finie » dont parlait Lacan.

III - L'inconscient : rien de réel, ni d'irréel, mais non-réalisé

Je cite à nouveau cette phrase :

« Si le concept se modèle en effet d'une approche à la réalité qu'il est fait pour saisir, ce n'est que par un saut, un passage à la limite qu'il s'achève à se réaliser. » (page 23)

Il est question plusieurs fois dans ces pages de la réalisation, du non-réalisé, etc. :

Page 25 : « Qu'est-ce que Freud trouve dans la béance caractéristique de la cause ? Quelque chose de l'ordre du non-réalisé. »

Pages 25-26: « Cette dimension est assurément à évoquer dans un registre qui n'est rien d'irréel, ni de dé-réel, mais de non-réalisé. »

Page 26 : « Il faut (...) revenir à évoquer le concept de l'inconscient dans les temps

où Freud a procédé pour le forger – puisque nous ne pouvons l'achever qu'à le porter à sa limite. »

Page 27 : « C'est là [que Freud] va chercher l'inconscient. Là, quelque chose *demande à se réaliser*. »

Page 32: « Ce qui est de l'ordre de l'inconscient – (...) ni être, ni non-être, c'est du non réalisé. »

Le concept d'inconscient, en tant que concept, est fait pour *saisir* la réalité. Qu'est-ce que cette saisie ? Lacan dit de la psychanalyse que c'est une *praxis*. Il nous a dit ce qu'est une praxis : « C'est le terme le plus large pour désigner une action concertée par l'homme, quelle qu'elle soit, qui le met en mesure de traiter le réel par le symbolique. » (page 11). La saisie de la réalité par le concept d'inconscient permet un traitement du réel par le symbolique. Mais ce n'est pas dire pour autant que l'inconscient soit réel : ni irréel, ni dé-réel, il se *réalise* dans la saisie. Dire qu'il n'est pas réel, c'est dire qu'il n'était pas là *avant*, avant de faire un saut, un passage à la limite, avant la saisie, avant qu'il ne se « réalise ».

Mais ce n'est pas seulement que l'inconscient *se réalise* par un saut, un passage à la limite : quelque chose, dans l'inconscient, *demande à se réaliser*. (page 27)

IV - Quelque chose dans l'inconscient demande à se réaliser

Comment cette demande apparaît-elle ?

(Page 27) : « Dans le rêve, l'acte manqué, le mot d'esprit – qu'est-ce qui frappe d'abord ? C'est le mode d'achoppement sous lequel ils apparaissent. »

« Achoppement, défaillance, fêlure. Dans une phrase prononcée, écrite, quelque chose vient à trébucher. Freud est aimanté par ces phénomènes, c'est là qu'il va chercher l'inconscient. Là, quelque chose d'autre demande à se réaliser. »

Rêve, acte manqué, mot d'esprit (j'y ajouterai lapsus, oubli, symptôme, doute, tromperie et dénégation¹⁰) surgissent comme achoppements, défaillances, fêlures, béance, discontinuités : le mode d'apparition de l'inconscient est celui d'un moins, d'une coupure, d'un saut. D'une négation.

Dans ces achoppements, quelque chose *demande à se réaliser*. Qu'est-ce à dire ?

Je prends pour exemple l'oubli du nom *Signorelli* qu'analyse Freud dans *La psychopathologie de la vie quotidienne*¹¹, et dont nous parle Lacan (page 29). Freud nous raconte ceci :

« Je faisais une excursion en voiture avec un étranger en Bosnie-Herzégovine, nous en vînmes à parler des voyages en Italie, et je demandais à mon compagnon de voyage s'il avait déjà été à Orvieto et s'il y était allé voir les célèbres fresques de ***. »

Le nom du peintre, *Signorelli*, que pourtant Freud connaît très bien, lui échappe, et viennent à sa place d'autres noms, *Botticelli* et *Boltraffio*, bien qu'il sache parfaitement que ceux-ci ne sont pas les auteurs des fresques du Jugement Dernier. Pourquoi cette substitution ?

¹⁰ Cf. S. Freud, « La négation », *Résultats, idées, problèmes Tome II*, PUF, 1985.

¹¹ S. Freud, « Oubli de noms propres », *La psychopathologie de la vie quotidienne*, NRF-Gallimard, Paris, 1997, chapitre I.

Quelque chose cherche à se dire, et cependant est interdit. Quelque chose demande à se réaliser, à se dire sans le dire. Avant d'évoquer les fresques du Jugement Dernier, Freud, au cours de la discussion avec son compagnon de voyage, avait pensé à ce que lui avait raconté un confrère à propos des Turcs de Bosnie.

« Les Turcs mettent la jouissance sexuelle au-dessus de tout, et lorsqu'ils sont atteints de troubles sexuels, ils sont pris d'un désespoir qui tranche étrangement sur leur résignation en cas de danger de mort. L'un des patients de mon confrère lui avait dit un jour : "Tu le sais bien, *Herr*, (Monsieur, Seigneur, *Signor* en italien) quand ça ne marche plus, alors la vie ne vaut plus rien." »

Freud n'avait pas voulu aborder ce thème dans une conversation avec un étranger, mais, nous dit-il,

« Je fis bien plus encore : je détournai aussi mon attention de la suite des pensées qui, en moi, auraient pu se rattacher au thème "mort et sexualité". » « J'étais alors sous le coup d'une nouvelle que j'avais reçue à peine quelques semaines auparavant (dans la ville de *Traffoi*) : Un patient pour lequel je m'étais donné beaucoup de peine venait de mettre fin à ses jours à cause d'un trouble sexuel incurable. »

C'est bien Freud lui-même qui était intimement concerné dans l'évocation de « mort et sexualité ». *Signorelli*, qui évoquait de façon trop proche ce thème, passait à la trappe.

Mais quelque chose demandait à se réaliser, à se dire sans se dire. *Botticelli*, *Boltraffio* et *Herr* portent des traces de *Signorelli* et du thème "mort et sexualité" qui y est associé : le *elli* de *Signorelli* dans *Botticelli*, le *bo* de Bosnie dans *Botticelli* et *Boltraffio*, le *Traffoi* dans *Boltraffio*, le *Signor* dans le *Herr* du patient du confrère de Freud et dans *Herzégovine*.

V - Le sujet de la certitude

Dans l'oubli du nom *Signorelli*, quelque chose demande à se dire, et cependant se dit de façon cryptée. Cela réussit dans le cas de l'oubli du nom de *Signorelli*, mais, disons, le chiffage du message est parfois trop transparent. Alors reste la ressource de douter du message.

(page 36) « C'est là que Freud met l'accent de toute sa force – le doute, c'est l'appui de sa certitude. Il le motive – c'est justement là, dit-il, signe qu'il y a quelque chose à préserver. Et le doute est alors signe de la résistance. »

« Freud, là où il doute – ce sont ses rêves, c'est bien lui qui, au départ, doute – est assuré qu'une pensée est là, qui est inconsciente, ce qui veut dire qu'elle se révèle comme absente. »

En cela, la démarche de Freud converge avec celle de Descartes. Mais par le *cogito – Je pense, donc je suis –*, Descartes fonde la certitude de son être de sujet dans un *Je pense*. Et c'est ici, nous dit Lacan, « que se révèle la dissymétrie entre Freud et Descartes » : pour Freud, « Quelqu'un pense à sa place. »

(page 37) : « Le sujet de l'inconscient se manifeste, ça pense avant qu'il entre dans la certitude. »

VI - La tromperie

Descartes se demande si un Dieu trompeur pourrait lui faire croire qu'il pense. Il lui faut s'assurer d'un Autre qui ne soit pas trompeur (page 37).

La question de la tromperie, et donc de la vérité, et donc de l'éthique, se pose aussi dans l'analyse – le sujet de l'inconscient cherche-t-il à tromper l'analyste ? *A priori* oui, car au fond la tromperie est une négation, elle fait partie dirais-je des modes d'apparition de l'inconscient.

Mais lorsqu'il me raconte ceci ou cela, est-ce vrai ? Vrai ou mensonger, ce qui est sûr, c'est qu'il me le raconte. La question est non pas de savoir si c'est vrai ou mensonger, mais pourquoi il me le raconte. Et éventuellement pourquoi il désire tromper.

La Jeune Homosexuelle¹² fait, dans l'analyse, « des rêves exprès pour persuader Freud qu'elle revenait à ce qu'on lui demandait, le goût des hommes. » (page 38) Ce faisant, elle se conduit dans le transfert avec Freud comme elle le faisait avec son père, elle défie son désir, elle le provoque.

(page 39) : « Ce que fait l'homosexuelle dans son rêve, en trompant Freud, c'est encore un défi concernant le désir du père – *Vous voulez que j'aime les hommes, vous en aurez tant que vous voudrez, des rêves d'amour pour les hommes. C'est le défi sous la forme de la dérision. »*

Elle montrait au père comment on doit se conduire avec une femme, « comment on est, soi, un phallus abstrait, héroïque, unique, et consacré au service d'une dame. » (page 39)

Par la tromperie se dit le désir de la Jeune Homosexuelle. Par la tromperie se dit la vérité du désir de la Jeune Homosexuelle.

VII - Le temps logique : passage à la limite et indices négatifs

Il est question du désir. Freud nous dit que le désir est indestructible, Lacan pose cette question :

(Page 33) : Le désir indestructible, s'il échappe au temps, à quel registre appartient-il dans l'ordre des choses ? – puisque qu'est-ce qu'une chose, sinon ce qui dure, identique, un certain temps. N'y a-t-il pas lieu ici de distinguer à côté de la durée, substance des choses, un autre mode du temps – un temps logique ? »

Le titre de l'article auquel il fait référence est « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée, un nouveau sophisme. »¹³ Je ne déplie pas l'article, je ne fais que deux remarques.

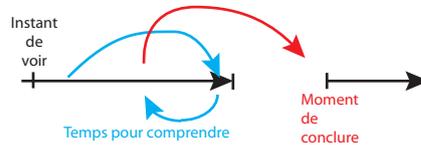
Première remarque : l'assertion de certitude anticipée mise en acte dans le troisième temps de l'apologue des trois prisonniers, cette assertion, *en tant qu'anticipation*, est un *saut en avant* du calcul, un *passage à la limite*.

Je m'explique : le temps logique se déploie sur trois temps, l'instant de voir, le temps pour comprendre, et le moment de conclure. Le calcul dont je parle, qui est un calcul logique, a lieu dans le deuxième temps – « si j'étais noir, alors, etc. ». Mais ce calcul initial, basé sur

¹² S. Freud, « Sur la psychogénèse d'un cas d'homosexualité féminine », *Névrose, psychose et perversion*, PUF, 1978.

¹³ J. Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée. Un nouveau sophisme », *Écrits, op. cit.*

l'observation de ce que font les autres, ne peut conclure – ou plutôt, voit sa conclusion infirmée dès qu'énoncée, puisque les autres, qui font le même raisonnement, ne concluent pas. Pour résoudre le problème, les prisonniers doivent s'extraire de ce calcul, faire un saut en avant de celui-ci en posant un acte par lequel s'affirme *par anticipation* la solution logique de l'apologue.



Deuxième remarque : les indices sur lesquels s'appuient le développement logique et la solution du problème sont des indices que je dirais *négatifs*. Ce qui fait signe, c'est le temps de retard initial du premier mouvement, puis l'arrêt du mouvement qui suit. Comme le dit Jacques-Alain Miller dans son cours « Les us du laps »¹⁴, « c'est comme dans Sherlock Holmes, ce qui met Sherlock Holmes sur la piste, c'est justement que le chien des Baskerville n'avait pas aboyé. » Cette prise en compte des indices négatifs est cohérente avec les modes d'apparitions de l'inconscient que Lacan a développé dans ces chapitres ; béance, achoppement, défaillance, fêlure, oubli, doute, tromperie et j'y ai ajouté lapsus, symptôme et dénégation.

Avant de relire ces trois chapitres, je n'avais pas perçu la cohérence implacable de ce que Lacan y développe. C'est une véritable épistémologie de la psychanalyse qu'il produit ici – et plus qu'une épistémologie, un paradigme, puisqu'il nous dit que la psychanalyse est une *praxis*.

¹⁴ J.-A. Miller, « Les us du laps », Cours 1999-2000, inédit , 22 mars 2000.